



PC
1981
D8F7

LES FRANÇAIS

EN ALGER,

MÉLODRAME

EN DEUX ACTES, EN PROSE,

*Représenté, pour la première fois, sur le théâtre
de la Porte-St.-Martin, le 8 floréal an XII.*

PAR M. DUMANIANT.

Musique de M. Alexandre PICCINI fils.

Ballets de M. AUMER, artiste de l'Opéra.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, galerie derrière
le Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XII. (1804.)

PERSONNAGES.

ACTEURS.

ALI, pirate Algérien.

M. Dugrand.

ORAM, compagnon d'Ali.

M. Dherbowille.

VALCOUR,

FLORVAL, ami de Valcour, { français, } *M. Philippe.*

ÉLISE, épouse de Valcour, { prisonnier } *M. Adnet.*

ZULIME, épouse d'Ali. } *Mlle Quénay.*

ZULIME, épouse d'Ali.

Mme Pelletier.

FATMÈ, esclave de Zulime.

Mlle Berville.

IBRAÏM, algérien.

M. Fusil.

SÉLIM, esclave d'Ali.

M. Lequien.

UN FRANÇAIS, esclave d'Ali.

M. Odri.

Prisonniers français.

Esclaves algériens.

Danseurs.

La scène est à Alger.

Nota. Les acteurs sont en tête de chaque scène tels qu'ils doivent être au théâtre. Le premier inscrit tient la droite. La droite est celle des acteurs.

On trouvera la musique chez M. Frameri, rue Vivienne
n^o. 63.

13
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

LES FRANÇAIS

EN ALGER.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle basse, deux portes de chaque côté, une dans le fond, qui est la grande porte d'entrée. Au lever du rideau, des esclaves ornent de fleurs le pourtour de la salle. L'appartement d'Ali est à gauche; celui de Zulime est à droite des acteurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZULIME, *sortant de son appartement, aux esclaves.*

Je suis contente de votre zèle; ces lieux sont disposés comme je le desirais. On a signalé, depuis deux heures, le vaisseau qui ramène mon époux. Il sera sans doute ici dans quelques instans. Il verra que, quoiqu'absent de sa maison, il n'occupe pas moins toutes les pensées de sa Zulime. C'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance d'Ali; sa présence seule manquait pour embellir la fête, il en sera témoin. Puisse-t-il enfin apprécier la tendresse de celle qui ne vit que pour lui (M.)

SCÈNE II.

ZULIME, SÉLIM, Esclaves.

SÉLIM.

Madame, votre époux et son ami Oram, viennent de débarquer dans le port.

ZULIME.

Je vais donc revoir mon époux!

S É L I M.

La fortune a secondé son courage; il a fait une prise fort riche, il conduit plusieurs esclaves.

Z U L I M E.

Je plains ces malheureux. Y a-t-il des femmes dans le nombre !

S É L I M.

Une seule.

Z U L I M E.

Jeune ?

S É L I M E.

Et fort belle, à ce que m'a dit un des compagnons de notre maître.

Z U L I M E.

Jeune et belle ? infortunée ! la beauté, ce présent si flatteur de la nature, ne sera pour elle peut-être qu'un malheur de plus. (*on entend quelques mesures d'une marche dans l'éloignement.*)

S É L I M.

Entendez-vous la marche triomphale de votre époux ? son succès va faire bien des jaloux. (*la marche continue et s'approche.*)

S C E N E I I I.

VALCOUR, ÉLIÏSE, ZULIME, ALI, ORAM, FLORVAL,
Soldats, Esclaves, Algériens, prisonniers français.

Z U L I M E, *allant à Ali.*

Enfin je vous revois après une absence si longue !

A L I.

Je croyais, au contraire, que vous me féliciteriez de mon prompt retour. Il y a à peine douze jours que je suis sorti du port. Je n'ai pas perdu mon tems, j'ai fait une prise fort riche ; mais ce n'est pas sans peine ; jamais victoire ne fut si long-tems disputée ; cela ne doit pas vous surprendre, j'ai eu des Français à combattre : heureusement ils montaient un vaisseau bien moins fort que le nôtre ; mais ce succès me flatte : nous nous sommes vus de près, et si je rends justice à leur valeur, je crois qu'ils rendront également justice à la mienne.

F L O R V A L.

Il ne tient qu'à vous, seigneur, que nous allions publier votre vaillance dans notre patrie. Je ferai mettre dans les

journaux le récit du combat et votre générosité ; cela vous fera un honneur infini.

A L I.

Je ne me sépare pas ainsi des braves que j'estime. J'ai partagé les fruits du combat avec mes compagnons ; je crois qu'ils sont aussi contents de mon courage que de ma loyauté.

O R A M.

Contens ? c'est une autre affaire.

A L I.

De quoi te plains-tu ?

O R A M.

Tu retiens pour toi cette femme, ces deux hommes et tous les Français.

A L I.

Je t'abandonne tous les Anglais que nous primes il y a un mois, et qui sont deux fois plus nombreux.

O R A M.

Je ne les aime pas, tes Anglais.

A L I.

Ils ont de l'apparence ; ils sont de défaite. Enfin, comme chef, j'ai le droit de choisir. La femme est belle.

O R A M.

C'est à cause de cela que je la voulais.

A L I.

C'est à cause de cela que je la garde : elle est intéressante, on lui doit des égards ; j'en aurai pour elle.

O R A M, *montrant Valcour.*

Mais, ce jeune homme ?

A L I.

Il est brave ; la bravoure me plaît.

O R A M.

Il est leste, vigoureux, intelligent ; j'en eusse tiré cinq cents sequins.

A L I.

Et moi je prétends l'attacher à mon service. S'il adopte nos lois, s'il se conduit bien, j'en ferai peut-être un jour mon successeur ou mon compagnon d'armes.

O R A M, *montrant Florval.*

Et cet autre qui prend son parti si gaîment ?

A L I.

Ils sont amis, je ne veux point les séparer ; il console en

riant son camarade d'infortune : son humeur me plaît ; j'ai quelquefois des momens de mélancolie, il les dissipera.

F L O R V A L.

C'est bien assez des maux de la nature et des revers de la fortune, sans les agraver encore par un chagrin inutile. Le sage doit prendre son parti sur tous les évènements qu'il ne peut empêcher.

A L I.

J'aime ta morale.

F L O R V A L.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour défendre ma liberté.

A L I.

Vous vous êtes fort bien battus l'un et l'autre.

F L O R V A L.

Accablés par le nombre, il a fallu céder ; à quoi servirait la plainte ?

A L I.

A rien du tout qu'à m'ennuyer.

F L O R V A L.

Il ne nous reste donc qu'à nous soumettre à notre destinée, et à mériter les bonnes grâces de notre patron.

A L I.

Engage ton ami, et surtout cette belle, à t'imiter, et vous n'aurez pas à vous plaindre.

Z U L I M E.

Faites ôter les chaînes de ces infortunés.

A L I.

J'y consens ; elles sont inutiles ici, ils ne peuvent s'échapper.

F L O R V A L.

Je vous remercie pour mon ami, pour sa sœur et pour moi de cette générosité.

A L I.

Tu m'assures qu'ils sont frère et sœur ?

F L O R V A L.

Oui, seigneur ; ne le voyez-vous pas à leur air de famille.

A L I.

Cela est fort heureux pour ton ami : s'il eut été son époux ou son amant, je les eusse séparés ; je me serais défait de lui.

F L O R V A L , *à part.*

O fortuné mensonge !

A L I.

Que dis-tu ?

F L O R V A I.

Que nous rendons grâces au ciel d'être tombés en la puissance d'un seigneur si humain et si bienfaisant.

A L I.

Oh ! moi, je suis le meilleur homme du monde lorsque rien ne me contrarie et qu'on fait toutes mes volontés. Mais, avant d'aller me reposer, je voudrais prendre quelques rafraîchissemens.

Z U L I M E.

Le sorbet est préparé.

A L I.

Eh ! laissez-là votre sorbet : insipide boisson ! Le saint Prophète permettra que nous fassions usage de quelques flacons enlevés aux vaincus. Oram, si tu as des scrupules, tu peux te retirer ; je ne veux pas scandaliser un fidèle croyant.

O R A M.

Ne fais pas trop d'honneur à ma conscience ; je reste et je bois.

A L I.

Esclaves, servez. (*plusieurs esclaves sortent et rentrent en portant des carreaux, des pipes, des flacons de vin, etc. qu'ils placent à droite près de l'avant-scène.*) Et vous, jeune beauté qui, ainsi que votre frère, chantez si bien, à ce que m'a dit votre ami.

F L O R V A L.

Oui, ce sont deux virtuoses. Ils étaient allés en Italie pour se perfectionner dans le goût du chant ; ils repassaient en France ; ils ont eu le malheur de s'embarquer sur un vaisseau napolitain.

A L I.

Ce n'est pas le récit de leur histoire que je te demande : les esclaves ont toujours un roman tout prêt. Je veux qu'ils chantent. (*Zulime, Ali, Oram vont s'asseoir sur les carreaux.*)

F L O R V A I.

Ils vont vous obéir. (*bas à Elise.*) Il faut faire contre fortune bon cœur.

A L I.

Que la belle commence.

É L I S E.

Air.

Dans la saison des amours,
Une tendre tourterelle,
Près d'un tourtereau fidèle,
Coulait ses heureux jours.

Un oiseleur inhumain,
Dans ses filets les arrête;
A son ami, la pauvrete,
Dit, rendons grace au destin.

Tout fut commun entre nous,
Le même sort nous rassemble,
Et si nous souffrons ensemble
Le trépas nous sera doux.

A L I.

Sa voix enchanteresse porte le trouble dans mes sens !

O R A M, *à part.*

Une esclave si belle me serait enlevée !

A L I.

Que dis-tu ?

O R A M.

Qu'elle chante à ravir.

A L I.

Je suis content du morceau que je viens d'entendre ; mais, comme je ne me pique pas d'être connaisseur en musique, je voudrais qu'elle chantât quelque chose dans un genre plus réjouissant, plus facile, où nous pussions faire chorus avec elle.

F L O R V A L.

Sur quel sujet ?

A L I.

Je voudrais une chanson de table.

F L O R V A L.

Je crois qu'elle n'en sait point ; mais, si vous le permettez, je vais en essayer une dont vous pouvez répéter après moi le refrain.

A L I.

Tu chantes donc aussi ?

F L O R V A L.

Je fais tout ce qu'on veut.

A L I.

Excellent moyen pour plaire à tout le monde et dans tous les pays. Allons, chante ; ta chanson viendra à propos ; il nous reste encore quelques flacons à vuidier.

F L O R V A L.

Premier couplet.

Parcourez et la terre et l'onde ,
 Voyez les petits et les grands ,
 Dans tous les coins du monde
 Vous trouverez des mécontents ;
 L'un se lasse de sa misère ,
 L'autre de sa grandeur ;
 Mais voit-on sur la terre
 S'ennuyer un buveur ?
 Vive le vin , c'est le remède
 A qui tout chacun cède ,
 Vive le vin (*ter.*) et le buveur.

Second couplet.

Si ma maîtresse est infidelle ,
 Au lieu de pousser des soupirs
 Et d'accuser la belle ,
 De causer tous mes déplaîsirs ,
 Je bois de la liqueur vermeille ,
 Bientôt plus de langueur ;
 Au fond de la bouteille
 Est le calme du cœur.
 Vive le vin , c'est le remède
 A qui tout chagrin cède ,
 Vive le vin (*ter.*) et le buveur.

Troisième couplet.

Aucun péril ne nous arrête
 Pour courir après le bonheur ,
 L'un brave la tempête ,
 B'autre s'expose au champ d'honneur.
 Ah ! pauvre gens courez moins vite ,
 N'embrassez plus l'erreur ;
 Rêtez dans votre gîte
 Et buvez du meilleur.
 Vive le vin , c'est le remède
 A qui tout chagrin cède ,
 Vive le vin (*ter.*) et le buveur.

Les Français en Alger.

B

Z U L I M E.

Permettez que mes esclaves exécutent une petite fête qu'ils ont concertée entre elles, pour célébrer votre retour et votre anniversaire.

A L I.

Qu'elles dansent, j'y consens, si cela les amuse.

(*Les femmes esclaves d'Ali exécutent un ballet.*)

A L I, après le ballet se levant.

C'est assez de plaisir pour aujourd'hui ; il est tems d'aller prendre du repos.

O R A M, à part.

Du repos ! il n'en est plus pour moi que cette femme ne soit en ma puissance. (*haut.*) Adieu, je me retire. (*il sort par la porte du fond et rentre un instant après et se couche dans le second appartement à droite des acteurs.*)

S C E N E I V.

L E S P R É C É D E N S, excepté O R A M.

A L I.

Zulime, je vous recommande cette jeune personne ; j'entends que tout le monde ici s'empresse à lui plaire : celui qui osera lui causer le moindre déplaisir, j'en jure par le Saint Prophète, la punition la plus terrible suivra de près l'offense. Esclaves, retirez-vous ; fermez exactement les portes. (*à Valcour.*) Suis moi ; tu dormiras auprès de mon appartement. (*Valcour regarde Elise en levant les yeux au ciel.*) Marche donc ; tant d'intérêt pour elle commence à me déplaire. (*M.*)

S C E N E V.

Z U L I M E, É L I S E.

É L I S E.

Quel contrainte ! ah ! malheureuse Elise !

Z U L I M E.

Calmez, s'il est possible, le trouble de votre ame ; regardez-moi sans frayeur, jeune étrangère ; croyez que tous les cœurs ne sont pas fermés à la pitié : votre situation me touche et m'intéresse ; je ne vous promets point de changer votre sort, le ciel m'en refuse les moyens ; mais je ferai tout pour l'adoucir, et j'y réussirai sans doute.

É L I S E.

Ah ! j'avais besoin de trouver quelqu'un dans le sein de qui je pusse répandre le chagrin qui m'opresse.

Z U L I M E.

Parlez, parlez sans crainte; en confiant ses maux, on les soulage.

É L I S E.

Si je souffrais seule, je ne me plaindrais pas.

Z U L I M E.

Votre frère.

É L I S E.

Mon frère ! hélas !

Z U L I M E.

Vos yeux m'ont appris votre secret : un sentiment plus tendre vous parle en sa faveur ; ce jeune français est votre amant.

É L I S E.

Il est plus, madame, il est mon époux. Dans les premiers instans de l'union la plus fortunée, nous sommes arrachés à notre patrie et au bonheur ; les plus doux sentimens de la nature nous sont interdits : cet amour qui devait faire le charme de notre vie, est un crime aux yeux de nos barbares ravisseurs.

Z U L I M E.

Que je vous plains ! Mais ne vous laissez point abattre par la douleur ; votre sort peut changer. Jusqu'à présent j'avais régné seule sur le cœur de mon époux, je puis recouvrer mon empire : en vous voyant, je ne m'étonne point des nouveaux sentimens que vous pouvez lui inspirer. Nos lois admettent dans l'hymen un partage odieux ; mais la nature le repousse. Ali connaît mon cœur, il ne m'a point causé ce déplaisir mortel, j'ose espérer encore qu'il ne le voudra point : ma tendresse, votre amour pour un autre, la pitié qu'on doit au malheur, attendriront son ame ; craignez cependant d'irriter son orgueil ; il est fier, impétueux ; son cœur, autrefois sensible, s'est endurci parmi ses compagnons féroces ; mais nous le fléchirons, nous le rendrons à lui-même : ah ! si je n'avais point cette espérance, je cesserais à l'instant de vivre, en adorant l'ingrat qui causerait ma mort !

É L I S E.

Votre bonté me rassure.

Z U L I M E.

Rendez graces au ciel de n'être point tombée dans les mains du farouche Oram.

É L I S E.

Son aspect seul me fait frémir !

Z U L I M E.

Venez goûter les douceurs du repos.

É L I S E.

Du repos ! en est-il encore pour moi.

Z U L I M E , *indiquant la deuxième porte à droite.*

Cet appartement que vous voyez sera le vôtre ; vous pouvez vous y retirer quand vous le voudrez. Vivez ici sans contrainte ; j'y commande encore : c'est à moi que l'on vous confie , et si j'exige quelque chose de vous , c'est de m'aimer comme votre meilleur amie.

É L I S E.

Oh ! toujours ! combien je suis touchée de vos bontés généreuses.

Z U L I M E.

Point de remerciemens ; la félicité des âmes sensibles est d'être secourable à l'infortune : calmez-vous , et croyez que si les soins de l'amitié adoucissent les peines du cœur , vous sentirez les vôtres s'affaiblir près de moi ; j'en juge par le tendre sentiment que votre aspect m'inspire. (*elle sort par la première porte à droite.*) (*Musique.*)

S C E N E V I.

É L I S E , *seule.*

Hélas ! à quel sort devons nous nous attendre ! ô dieu ! ne nous abandonne pas ; tu dois ton secours à l'innocence qui t'implore ! (M.) *Elise adresse ses prières au ciel. On voit sortir Oram de l'appartement où il s'était caché ; il ouvre la porte du fond pour s'assurer si tout le monde s'est éloigné , et vient à Elise.*

S C E N E V I I.

É L I S E , O R A M.

É L I S E.

Grands dieux ! que vois-je ?

O R A M.

Vous voyez l'amant le plus passionné !

É L I S E.

Osez-vous , perfide ?

O R A M.

J'ose tout pour briser votre chaîne.

É L I S E.

Ah ! fuyez , laissez-moi.

O R A M , *voulant l'enmener.*

Venez.

É L I S E.

Jamais.

ORAM, *rapidement.*

Avant de m'opposer une résistance déplacée et même inutile, écoutez-moi ; réfléchissez à votre position. L'esclavage le plus affreux vous attend dans la maison d'Ali. Venez chez moi, vous y commanderez en souveraine : vous êtes la première de votre sexe qui m'avez fait connaître l'amour : vous n'aurez jamais de rivale ; la fortune, les plaisirs embelliront votre existence ; l'instant est favorable, profitez-en, venez.

ÉLISE.

Laissez-moi, laissez-moi ; éloignez-vous, ou je remplis la maison de mes cris.

ORAM, *tirant un poignard.*

S'il t'en échappe un seul, tu meurs à l'instant. (*il la prend par la main.*) Esclave, il faut me suivre.

ÉLISE.

Non ; donne-moi la mort !

ORAM.

Tu résistes en vain.

ÉLISE.

Dieux ! grands dieux ! (M.)

SCÈNE VIII.

ÉLISE, VALCOUR, ORAM.

(*Valcour sort de l'appartement où il était entré : Oram tient Elise de la main gauche, le bras droit élevé ; Valcour arrive rapidement et lui arrache son poignard ; Elise va tomber évanouie sur les carreaux qui sont à droite.*)

VALCOUR.

Scélérat ! armé contre une femme !

ORAM.

O rage ! et je ne puis te punir !

VALCOUR.

Fuis, monstre ! fuis ; j'ai peine à retenir le courroux qui m'enflamme !

ORAM.

Oui, je sors ; mais je me vengerai de cet excès d'audace. (M.)

SCÈNE IX.

ÉLISE, VALCOUR.

VALCOUR.

Ma femme ! mon Elise ! ah ! grands dieux ! elle ne m'entend plus ! Serait-elle la victime des fureurs de ce monstre !

(M.) Elise ! dieux puissans ! quels secours pourront la rappeler à la vie ! (M.) Ah ! ciel ! (M.)

S C E N E X.

ELISE, ZULIME, VALCOUR, SÉLIM, ALI, Esclaves.
(*Sélim entre avec plusieurs esclaves, saute sur Valcour, lui arrache le poignard.*)

A L I.

Que signifie ce tapage ?

S É L I M.

Ce traître avait formé le projet de la ravir.

V A L C O U R.

O ciel ! et c'est moi qu'on accuse !

S É L I M.

Les portes sont ouvertes, son camarade a fui.

V A L C O U R.

Je la défendais contre un vil ravisseur.

S É L I M.

L'évasion de son ami éveillait mes soupçons ; ce que vous voyez les confirme.

A L I.

Tremble de ma fureur !

V A L C O U R.

Dispose de ma vie ; mais veille sur la sienne.

Z U L I M E, *qui dès son entrée a couru à Elise.*

Ses yeux se rouvrent à la lumière.

É L I S E, *revenant à elle.*

Où donc est mon époux ?

A L I.

Son époux !

É L I S E.

Ah ! malheureuse ! qu'ai-je dit ?

Z U L I M E, *allant à Ali.*

Seigneur, ayez pitié...

A L I.

Ils m'ont trompés ; qu'on les enchaîne l'un et l'autre, qu'on les enferme dans la tour. (M.)

(*Scène pantomime analogue à la situation. Zulime court se jeter aux pieds d'Ali qui la repousse. Les esclaves arrachent Valcour et Elise des bras l'un de l'autre. Ali ordonne à Zulime de rentrer dans son appartement, et la toile tombe.*)

Fin du premier acte.

A C T E I I.

La scène est hors la ville. Des arbres bordent les coulisses ; on voit au fond une tour , deux fenêtres grillées, au premier étage , voisine l'une de l'autre. A la tour sont joints des murs ; on peut faire le tour de cet espèce de château fort, le côté gauche laisse un passage. Il fait nuit.

S C E N E P R E M I E R E.

ELISE , VALCOUR, *aux fenêtres de la tour* , IBRAHIM ,
en faction au bas.

V A L C O U R .

O MON Elise !

É L I S E .

Infortuné Valcour !

I B R A H I M .

Heim ! n'entends-je pas du bruit ?

V A L C O U R .

Ma voix n'arrive point jusqu'à ton oreille.

I B R A H I M .

Je ne dors point ; on a parlé.

V A L C O U R .

Elise ! Elise !

É L I S E .

Valcour.

I B R A H I M .

Encore ?

V A L C O U R .

Est-ce toi ?

I B R A H I M .

Oui , vraiment , c'est moi-même.

É L I S E .

Nous pouvons donc au moins nous entretenir.

I B R A H I M .

Non , cela m'est expressément défendu.

V A L C O U R .

Sois sensible à notre malheur.

I B R A H I M.

Ah bien, oui, sensible ? est-ce que je suis le maître de cela ? cent coup de bâtons, ici, sous la plante des pieds, au subalterne qui s'attendrit. Comme je serais sûr de la gratification ; vous aurez pour agréable que je ne m'expose point à la mériter.

É L I S E.

Quel sera notre destinée ?

I B R A H I M.

La belle au harem, et l'amant aux carrières.

V A L C O U R.

Qu'on nous donne la mort.

I B R A H I M.

Les Algériens ne tuent point les jolies femmes et les jeunes hommes qui peuvent travailler... O ciel ! si quelqu'un m'avait entendu causer avec les prisonniers?... Qui vive?... personne. Je me sens rassuré.

É L I S E.

O Valcour ! ô mon époux.

V A L C O U R.

Armons-nous de courage.

I B R A H I M.

Taisez-vous donc, maudits infidèles, taisez-vous donc, ou si vous ne voulez pas vous taire, jasez ensemble ; mais, j'en rendrai compte, je vous en avertis. Quant à moi je ne vous réponds plus. (M.) (*il vient à l'avant-scène, bat le briquet, allume sa pipe.*)

S C E N E I I.

FLORVAL, IBRAHIM, ÉLISE, VALCOUR, *aux fenêtres de la tour.*

FLORVAL, *il arrive le long du mur du fond à droite, il a un panier au bras.*

Voilà donc la tour où ils gémissent tous les deux. Comment pouvoir les délivrer ? je suis sans argent, je ne puis employer la force ; s'il m'était au moins possible de leur faire passer ces provisions dont je me suis saisi au moment de ma fuite.

I B R A H I M.

Qui va là ?

F L O R V A L, *à part.*

Payons d'audace.

I B R A H I M, *le couchant en joue.*

Qui va là ; réponds ?

F L O R V A L , *allant à lui.*

Un esclave qui veut faire ta fortune.

I B R A H I M.

Un esclave faire ma fortune.

F L O R V A L.

J'ai de l'or, des pierreries.

I B R A H I M.

Un malheureux qu'on a dépouillé, laissé nud comme la main ! j'étais sur le vaisseau lorsque l'on vous a pris ; je te reconnais, tu ne m'en feras pas accroire.

F L O R V A L.

Ali, charmé de mon courage.

I B R A H I M.

Il aime les braves gens.

F L O R V A L.

Ali m'a fait rendre mes habits.

I B R A H I M.

Tu vas vouloir me persuader que ton or et tes pierreries étaient cachés dans tes vêtemens ? je les ai tournés et retournés, je n'ai rien laissé à prendre à ceux qui m'ont succédé ; puis on t'a mis à fond de cale de ton vaisseau.

F L O R V A L.

C'était là qu'était mon trésor, je l'y avais déposé avant le combat. Tu sens qu'il m'a été facile de me saisir de mes richesses sans que personne s'en aperçût.

I B R A H I M.

Ah ! si je m'étais douté de ta friponnerie, comme je t'aurais fouillé de nouveau.

F L O R V A L.

Tu n'en serais pas plus riche puisque je viens t'offrir tout, ce que je possède, sans que tu sois obligé de partager avec qui que ce soit.

I B R A H I M.

Je te remercie, donne. Est-ce que ta fortune est là dedans.

F L O R V A L.

Non, se sont deux flacons d'un excellent vin.

I B R A H I M.

Du vin ? je le confisque, il est ici de contrebande.

F L O R V A L.

Pour les imbéciles ; mais, toi, tu n'as point de ces scrupules déraisonnables ; nous allons vider ces deux flacons en
Les Français en Alger. C

semble, et convenir de nos faits ; tu sens bien que je ne te donnerai pas ma fortune sans exiger de toi quelque petit service. Jasons un instant.

V A L C O U R

Élise, tu ne me parle plus.

I B R A H I M.

Encore ces maudits prisonniers ! si tu as quelqu'empire sur eux, prie les de se taire.

F L O R V A L.

Sois tranquille. (M.) *(il va à la tour.)* Valcour ? Elise ?

V A L C O U R.

C'est toi, Florval ?

É L I S E.

O notre unique ami !

F L O R V A L.

Silence, je vous en conjure, vous compromettriez cet honnête homme.

I B R A H I M.

Qu'ils se tiennent en repos dans la tour.

F L O R V A L.

Retirez-vous l'un et l'autre pour quelques instans. (M.) *(il revient à Ibrahim.)* Veux-tu boire.

I B R A H I M

Il fait nuit, le prophète ne le verra pas. *(il boit.)*

F L O R V A L.

Je n'ai point balancé à venir ici quand j'ai su que tu étais de garde à la tour. Un second coup.

I B R A H I M.

Je le veux bien. *(il boit.)* Il est bon, très-bon ! *(il boit encore.)* Ah ça ! est-ce que tu me connais, toi ?

F L O R V A L.

Parbleu ! qui ne te connaît pas ? tu te nommes...

I B R A H I M.

Oui, Ibrahim Saleski.

F L O R V A L.

C'est cela, Ibrahim Saleski. Ton nom est célèbre ; je suis fâché qu'un homme tel que toi languisse dans les grades inférieurs ; est-ce que tu ne devrais pas commander au lieu d'obéir ? Ali ne te rend pas justice.

I B R A H I M.

C'est un ingrat.

F L O R V A L.

Qui ne se connaît pas en mérite. Je veux te mettre à la place qui te convient.

I B R A H I M.

Es-tu fou ?

F L O R V A L.

Comme on accueillerait en France un personnage de ton caractère, de ta bravoure.

I B R A H I M.

Je me bats joliment, mais je bois encore mieux. (*il boit.*)

F L O R V A L.

Que dis-tu de nos vins ?

I B R A H I M.

Délicieux, mon ami, délicieux.

F L O R V A L.

Tu en auras à discrétion.

I B R A H I M.

Diable! c'est tentatif!

F L O R V A L.

Et des femmes ?

I B R A H I M.

Elles me plaisent assez quand elles sont gentilles

F L O R V A L.

Tu n'auras qu'à choisir.

I B R A H I M.

Et sont-elles fidèles ?

F L O R V A L.

Si elles sont fidelles? en France personne n'en doute, pas même les maris.

I B R A H I M.

Des femmes belles et fidelles, du bon vin, et un petit grade, n'est-ce pas ?

F L O R V A L.

Une fortune immense, des plaisirs de toutes les espèces! songe à ce que tu es, et vois ce que tu peux être.

I B R A H I M, *avec gaiété, sans ivresse.*

Ton vin m'a donné une gaiété, une résolution !... vous autres qui en buvez, je ne m'étonne plus que vous soyez si braves. Dans ce moment, je me sens un autre homme, j'affronterais une armée ! partons, mon ami, partons pour ce charmant pays où les femmes sont si belles, où les vins ont un parfum si doux.

F L O R V A L.

Oui, partons; mais auparavant il faudrait quelques petits préparatifs.

I B R A H I M.

Quant à moi, mes préparatifs sont tous faits; comme je ne possède rien, je n'ai rien à emporter, ni femmes, ni parents, ni amis, je ne dis adieu à personne.

F L O R V A L.

Il s'agit d'une bagatelle, qui n'aura rien d'embarrassant si tu veux me seconder.

I B R A H I M.

Je suis prêt à tout.

F L O R V A L.

Il faut emmener mon ami et sa femme.

I B R A H I M.

Qu'avons-nous besoin d'eux?

F L O R V A L.

Mon ami est un homme puissant, c'est lui qui te donnera le poste auquel je veux t'élever.

I B R A H I M.

Enmenons ton ami.

F L O R V A L.

Quant à son épouse elle a une sœur plus belle qu'elle encore, et je te la destine.

I B R A H I M.

Oui? eh bien enmenons la femme.

F L O R V A L.

Il nous faut un vaisseau pour la traversée.

I B R A H I M.

Enmenons le vaisseau... Ah! que je suis bête! je n'y pensais pas.

F L O R V A L.

Je pense à tout, moi; celui qui nous appartenait est à l'encre, à cent pas d'ici.

I B R A H I M.

Sous la garde de quatre hommes.

F L O R V A L.

On s'en défera.

I B R A H I M.

Comment, à nous deux? cela n'est pas possible.

F L O R V A L.

Si tu le veux, dans un quart-d'heure nous serons t rente

I B R A H I M.

Comment cela ?

F L O R V A L.

Mes compagnons d'infortune sont là , tout près , enfermés dans ce pavillon qui touche à la tour ; il ne s'agit que de m'indiquer celui qui a la clef du pavillon ; le connais-tu ?

I B R A H I M.

Oh ! certainement , je le connais.

F L O R V A L.

Eh bien , faisons sauter la tête à cet imbécile là.

I B R A H I M.

Ah ! je dis à cela , doucement , car cet imbécille-la , c'est moi.

F L O R V A L , *lui sautant au cou.*

Ah ! quel heureux hasard , que je t'embrasse ; le succès de notre entreprise est assuré , ta fortune est faite. Tu as sans doute les clefs de la tour ?

I B R A H I M.

Non , elles sont entre les mains d'Ali.

F L O R V A L.

Quel contretems !

I B R A H I M.

Tu vois bien qu'il faut renoncer à enmener ton ami et son épouse.

F L O R V A L.

Et le poste brillant qui t'es promis , et la belle femme que tu dois avoir !

I B R A H I M.

Diable ! c'est vrai !... mais comment donc faire !

F L O R V A L.

Ali a peu de monde chez lui , ses esclaves dorment ou sont dispersés ; ne peut-on pas s'introduire dans sa maison.

I B R A H I M.

Oui , par le côté de la mer.

F L O R V A L.

On escalade , on pénètre dans l'intérieur par quelque fenêtre.

I B R A H I M.

J'en connais une du côté de l'orient.

F L O R V A L.

Ne perdons pas une minute ; tu serviras de guide à une partie de mes camarades pour surprendre Ali ; on lui arrache la clef.

I B R A H I M.

On le tue s'il résiste.

F L O R V A L.

A la tête du reste de nos gens, je me rends maître du vaisseau ; tout s'exécute à la fois ; avant que le jour ait paru, nous sommes hors de tout danger et de toute inquiétude.

I B R A H I M.

Le vent souffle du côté de terre.

F L O R V A L.

Pour nous pousser au large. Tu le vois, le ciel se déclare pour nous ; courons délivrer nos amis, armons les.

I B R A H I M.

Je m'en charge ; mais peut-on laisser la tour sans garde ?

F L O R V A L.

Non, sans doute ; si quelqu'un des tiens venait à roder par ici...

I B R A H I M.

Il donnerait l'alarme.

F L O R V A L.

Je reste à la tour.

I B R A H I M.

Prends mon fusil ; éloigne tous les indiscrets. De la patience et du courage, tout pourra réussir. En délivrant les français, je vais enfermer tous les nôtres. Sans adieu, tu me verras bientôt. (M.)

S C E N E I I I.

FLORVAL, ELISE et VALCOUR, *dans la tour.*

F L O R V A L.

Cet homme a de l'intelligence et du zèle : c'est par son intérêt que je l'ai séduit ; je ne pourrai pas lui tenir tout ce que le besoin que j'ai de son secours m'a fait lui promettre ; mais si nous réussissons dans notre entreprise, Valcour, que j'ai fait passer pour un simple artiste, a de la fortune, il récompensera Ibrahim, de manière qu'il ne se repentira point de nous avoir servis.

V A L C O U R.

Je ne vois plus Florval.

F L O R V A L.

Me voilà, me voilà, je travaille à votre délivrance ; mais silence, une indiscretion peut tout perdre ; nous touchons sans doute au moment de voir tomber vos fers.

V A L C O U R.

Malheureux, ton amitié t'égare, ne vas point t'exposer à une mort certaine.

F L O R V A L.

Ne parle point de mes périls ; il faut que je vous sauve ou que je meure ; voilà ma destinée. Rassurez-vous , vous allez être libre ; le besoin qui fait entreprendre , l'audace qui fait exécuter sont pour moi les garants du succès ; mais silence , encore une fois , silence , ne vous montrez plus , restez paisibles dans la tour jusqu'au moment où l'on viendra vous en tirer. (*il s'éloigne de la tour et vient à l'avant-scène.*) N'entends-je pas des cris ? mon imagination allarmée se crée des phantômes. Je sèche d'impatience ; que les momens s'écoulent avec lenteur ! ô nuit favorable ! prolonge ton obscurité , épaisis les ténèbres. Ah ! si le jour allait nous surprendre avant l'exécution de nos projets !... Que cet Algérien tarde à revenir !... S'il m'avait trahi ? un supplice affreux me serait réservé... Non , je suis armé , je puis disposer de mon sort. J'entends marcher , je ne me trompe pas ; on s'avance , ce sont eux , ce sont nos amis ! (M.)

S C E N E I V.

UN FRANÇAIS, FLORVAL, IBRAHIM, les Français armés.

I B R A H I M.

Voilà tous tes compagnons, tu n'as rien à craindre des nôtres ; leurs armes sont entre les mains de tes français ; nos soldats reposent ; je les ai renfermés.

F L O R V A L.

Etes-vous disposés à servir mon projet.

L E F R A N Ç A I S.

Peux-tu nous faire cette question ?

F L O R V A L.

Valcour , votre ami , votre frère d'armes , gémit avec son épouse dans cette affreuse tour.

L E F R A N Ç A I S.

Il faut les délivrer. Mais , sans perdre le tems en discours inutiles , explique ton projet et nous l'exécutons.

F L O R V A L.

Ah ! j'étais sûr de vous , partageons nous en deux partis , toi , Ibrahim , qui connais les moyens de pénétrer chez Ali , mets-toi à la tête de ce peloton ; moi , avec ceux-ci , je

cours au vaisseau, je m'en empare. Dans un quart-d'heure le rendez-vous ici. Notre mot d'ordre est la victoire. (M.) (*Ceux qui sont guidés par Ibrahim s'en vont par le fond à droite, les autres par le passage à gauche de la tour. Florval qui a entendu du bruit à gauche, reste au bas de la tour.*) Allez toujours, je vous suis. Il m'a semblé entrevoir quelqu'un qui s'avançait vers ces lieux. (M.)

S C E N E V.

F L O R V A L , O R A M.

O R A M, *il entre par la seconde coulisse de gauche.*

Restez-là, mes amis. (M.)

F L O R V A L, *à part.*

C'est Oram. Ah! s'il était seul.

O R A M, *à part.*

Je vois quelqu'un au pied de la tour.

F L O R V A L, *à part.*

Quel est son dessein! il faut l'éloigner promptement, ou l'amuser ici jusqu'au retour de mes compagnons.

O R A M, *à part.*

Il faut corrompre cet esclave. S'il balance, il est mort.

F L O R V A L, *à part.*De l'intrépidité. (*haut.*) Qui vive?

O R A M.

Moi, Oram, l'ami de ton maître, ne crains rien.

F L O R V A L, *s'avançant.*

Ah! c'est vous! j'en suis enchanté.

O R A M.

Qui es-tu, toi?

F L O R V A L.

Cet esclave français dont vous avez éprouvé la valeur, et qui, depuis sa défaite, a quelquefois eu l'honneur de mériter vos bonnes grâces.

O R A M.

C'est toi dont la gaité, dans le malheur, t'a valu des traitemens plus doux.

F L O R V A L.

C'est moi; toujours le même.

O R A M.

Que fais-tu là?

F L O R V A L

J'ai obtenu d'un esclave d'Ali la permission d'être de garde cette nuit au pied de cette tour, je chantais pour calmer la douleur de mon ami.

O R A M.

Que je le hais, ton ami. Il est cause que la belle étrangère n'est pas en mon pouvoir.

F L O R V A L.

Ali vient de l'en punir.

O R A M.

J'ai tout vu. Esclave, veux-tu vivre heureux ?

F L O R V A L.

N'est-ce pas ce que chacun desire.

O R A M.

Je t'en fournirai les moyens.

F L O R V A L.

Parlez; mais on pourrait nous surprendre; point de longs discours.

O R A M.

Je ne les aime point. J'adore cette Elise; je ne puis supporter l'idée de la voir posséder par Ali.

F L O R V A L.

Vous voulez la lui ravir.

O R A M.

C'est mon dessein.

F L O R V A L.

Je l'approuve. Avez-vous quelques moyens de pénétrer dans la tour ?

O R A M.

Tu as de l'esprit: sache m'en fournir un et ta fortune est faite.

F L O R V A L.

Je vais y rêver. (*d part.*) Comment l'éloigner. (M.)

S C E N E V I.

F A T M É , Z U L I M E , F L O R V A L , O R A M.

Z U L I M E.

Il y a du monde, cache ta lumière.

(*Fatmé tourne sa lanterne; elles vont se cacher l'une et l'autre à droite et écoutent la conversation de Florval et Oram.*)

Les Français en Alger.

D

O R A M.

Que dis-tu ?

F L O R V A L.

Je songe à un expédient immanquable.

O R A M.

J'ai quatre hommes ici près , résolus à tout ; je puis en armer d'autres.

F L O R V A L.

Employer la force ? si donc ! moyen impraticable dans cette circonstance ; c'est à la ruse qu'il faut avoir recours.

O R A M.

Explique toi promptement.

F L O R V A L.

La clef de la tour est dans l'appartement d'Ali ; je puis y pénétrer sans peine : je la dérobe. Ali couche seul dans sa chambre ; s'il veille , je suis armé , je le mets hors d'état de vous causer jamais la moindre jalousie. Cela serait déjà fait si j'eusse su ou conduire mon ami et me retirer moi-même.

O R A M.

Je vous offre un asyle à l'un et à l'autre ; mais Elise...

F L O R V A L.

Est à vous si mon ami et moi sommes rendus à la liberté.

O R A M.

Je vous la donne. Pars , je t'attends ici.

F L O R V A L.

Non , non , on pourrait vous appercevoir : tout serait perdu. Cachez vous avec vos quatre hommes là-bas , sous ces palmiers , je vais bientôt vous y rejoindre.

O R A M, *à part.*

Je me défie de cet esclave. Sa chaleur à m'éloigner de la tour m'est suspecte.

F L O R V A L.

Que dites vous ?

O R A M.

Si tu me trahissais !

F L O R V A L.

Mon intérêt vous répond de ma fidélité ; que puis-je sans vous ? rien. Partez , tous les momens sont précieux : si je laisse échapper celui-ci , je ne répons pas du succès.

O R A M, *à part.*

J'observerai tout.

F L O R V A L.

Si vous doutez de mon zèle...

O R A M.

Non, je n'en doute pas ; je me retire. Ne me fais pas trop attendre.

F L O R V A L.

Eh ! allez, allez, je suis plus impatient que vous. (M.)

S C E N E V I I.

FATMÉ et ZULIME, toujours écoutant, FLORVAL, à l'avant-scène.

F L O R V A L.

Comme les projets les mieux conçus peuvent être renversés par un événement qu'on n'a pu prévoir, courons au vaisseau dont mes compagnons se sont déjà peut-être emparé. Ramenons-les où ce barbare Oram va m'attendre. Qu'il soit puni de ses cruautés. O Dieu, Dieu puissant ! ne nous abandonne pas ; prête-nous ton secours dans cette périlleuse entreprise. (M.) (*Il sort par le passage à gauche de la tour.*)

S C E N E V I I I.

F A T M É , Z U L I M E .

Z U L I M E .

O ! ma chère Fatmé, quand j'ai trompé la vigilance d'Ali, quand je m'expose à tout pour sauver ces français, quand je leur ai, à prix d'or, trouvé un asyle impénétrable jusqu'au moment où ils pourraient avoir l'espérance de retourner dans leur patrie ; un d'eux conspire avec le barbare Oram ; il en veut aux jours de mon époux. En cet instant il vole pour exécuter son projet homicide. Ah ! courons, courons sauver Ali. Tout autre intérêt cède à la crainte de le perdre. Tout ingrat qu'il est, je sens qu'il m'est encore plus cher que la vie.

F A T M É .

Calmez vos craintes, madame, ce français n'a point pris la route de notre demeure ; il s'en éloigne au contraire.

Z U L I M E .

Je me sens rassurée ; oui, ce français est généreux, il aime son ami, il ne peut point vouloir son malheur, osons trahir Ali pour son propre intérêt ; prends cette clef, tu

connais les détours de cette tour obscure ; vas délivrer ces infortunés. Deux escaliers différens mènent aux appartemens où ils gémissent séparés l'un de l'autre. Hâte-toi, les momens sont chers ; sauvons à mon époux le tardif remords d'un crime irréparable. (M.)

S C E N E I X.

(*Le jour commence à paraître , la rampe monte peu-à-peu.*)

Z U L I M E , *seule.*

Dieu de bonté , daigne me prêter ton secours ! c'est pour protéger l'innocence que ma voix t'implore dans ce moment. Tu lis dans mon ame ; en délivrant Elise , ce n'est point une rivale que je veux éloigner de moi , je veux arracher une infortunée au sort affreux qui la menace ; je juge de son ame par la mienne , on veut la ravir à l'époux quelle adore , et mon unique vœu est de les réunir. (M.)

S C E N E X.

F A T M É , É L I S E , Z U L I M E .

É L I S E , *courant se jeter aux pieds de Zulime.*

C'est vous , généreuse Zulime , qui brisez mes fers ; ah ! je dois tomber à vos pieds , les baigner de mes larmes.

Z U L I M E .

Non , non , dans mes bras ; ô Fatmé , ô ma digne amie , cours à son époux , hâtes-toi , le tems presse ; si nous étions surprises avant leur délivrance , j'en mourrais de douleur. (*Fatmé retourne à la tour.*) (M.)

S C E N E X I.

É L I S E , Z U L I M E , O R A M et les quatre Algériens , *dans le fond.*

Z U L I M E .

Votre époux va vous être rendu.

É L I S E .

Ce que vous faites pour nous...

Z U L I M E .

Serait bien peu de chose si je n'assurais point votre sort pour l'avenir.

É L I S E.

Comment reconnaître ?...

Z U L I M E.

En gardant toujours le souvenir d'une amie qui ne vous oubliera jamais.

O R A M.

Saisissez-là.

Z U L I M E.

Que vois-je ?

É L I S E.

Ah ! grands dieux !

O R A M.

Enmenez-la , étouffez ses cris.

(*Morceau de musique viv. Zulime se précipite sur Elise qu'elle veut arracher à ses ravisseurs ; Oram la repousse avec violence. Elle tombe un genou en terre appuyée sur son bras gauche. Les Algériens en enlevant Elise prennent le chemin qu'à pris Florval.*)

S C E N E X I I.

FATMÉ , ZULIME , VALCOUR.

V A L C O U R.

Quel bruit ai-je entendu ? serions-nous découverts ?

F A T M É.

Madame , en quel état ?

Z U L I M E.

A peine je respire.

V A L C O U R.

Je ne vois point mon épouse.

Z U L I M E.

O malheureux étranger , en voulant te servir , je viens de mettre le comble à ton infortune.

V A L C O U R.

Grands dieux ! Elise ?

Z U L I M E.

Le barbare Oram vient de l'arracher de mes bras trop faibles , hélas ! pour la défendre.

V A L C O U R.

Quel chemin a-t-il pris ?

Z U L I M E.

Malheureux ! que peux-tu seul et sans armes.

V A L C O U R.

La sauver ou mourir. Venez, guidez mes pas dans des lieux qui me sont inconnus.

Z U L I M E.

Ah ! je forme un autre projet ; je cours aux pieds de mon époux , je lui avoue ce que j'avais osé entreprendre. (M.)

S C E N E X I I I.

VALCOUR , ZULIME , ALI , les Français.

V A L C O U R.

Quel tumulte effroyable !

Z U L I M E.

Quelque nouveau malheur nous menacerait-il ?

A L I , *entrant par le fond , à droite , se battant en retraite.*

Perfides , quoique seul j'ose encore vous braver.

V A L C O U R.

Arrêtez , c'est à la bienfaisance de Zulime que je dois ma liberté.

A L I.

Qu'entends-je ?

V A L C O U R.

Epargnez l'époux de cette femme intéressante et généreuse. Elle voulait me conduire aux pieds d'Ali , elle espérait le fléchir ; elle l'adore , ne la rendez point aussi à plaindre que moi en la privant de celui qui seul peut faire son bonheur.

U N F R A N Ç A I S.

Tu nous es rendu , tout désir de vengeance est éteint dans nos cœurs ; mais hâtons-nous de quitter ce funeste rivage.

V A L C O U R.

Ah ! partez , partez sans moi , mon malheur me condamne à rester en ces lieux.

L E F R A N Ç A I S.

Qui ? nous ? t'abandonner ?

Z U L I M E.

Son épouse , son amante vient de lui être enlevée.

A L I.

Quel est le ravisseur.

Z U L I M E.

C'est le perfide Oram ?

A L I.

Oram ! qui ? ce lâche ? Braves français , vous êtes armés , souffrez que je vous guide vers la demeure de ce traître , il ne jouira pas long-tems du fruit de sa trahison. Suivez-moi tous ; allons , que notre cri de guerre soit Elise.

T O U S.

Elise , Elise. (M.) (*ils se disposent à sortir lorsque l'on voit arriver Elise.*)

SCENE XIV ET DERNIÈRE.

FATMÉ, VALCOUR, ÉLISE, ZULIME, FLORVAL,
ALI, IBRAHIM, les Français, Esclaves, Turcs.

T O U S.

La voilà, la voilà.

V A L C O U R.

O mon Elise !

É L I S E, *montrant Florval.*

Voilà mon libérateur.

F L O R V A L.

Je revenais du port avec mes compagnons lorsque les cris d'une femme éplorée ont frappé mon oreille ; je reconnais la voix d'Elise ; j'accours en devançant mes camarades ; les satellites d'Oram prennent la fuite ; il veut conserver sa proie , il m'attaque avec furie , je me défends de même ; mais plus heureux ou plus adroit que lui, je lui porte un coup terrible, qui le met hors d'état de pouvoir désormais nuire à qui que ce soit.

A L I.

Il n'est plus ?

F L O R V A L.

Mais quittons ces lieux avant que l'on songe à nous en ôter le pouvoir.

A L I.

Seul , j'en aurais le droit , vous m'apparteniez ; vous avez brisé vos fers , je souscris à votre liberté ; mais avec elle je veux vous rendre tout ce que vous possédiez ; et c'est moi qui prétends vous conduire au rivage français.

F L O R V A L.

Vous êtes un brave homme , je l'avais bien jugé. Il faut encore nous accorder une grace.

A L I.

Parle.

F L O R V A L.

La liberté de cet esclave. (*montrant Ibrahim.*) Il nous servait ; mais il vous a trahi, vous vous en défieriez et nous lui devons de la reconnaissance.

A L I.

Quoi ! Ibrahim ?

I B R A H I M.

Il me fait boire de bon vin , il me promet une jolie femme ; on ne résiste point à de pareilles offres.

A L I.

Qu'il vous suive , je le veux bien, et que cette journée se passe en réjouissance.

(*Les esclaves exécutent un ballet.*)

F I N.

P. J. Duraniant, Antoine Jea
1981 Les Français en Alg
1987

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS PO

UNIVERSITY OF TORONTO LIBR

